

A person in a dark coat is walking away from the viewer down a long, straight road that disappears into a thick fog. The road has a red double line down the center. Bare trees line the sides of the road, and a bright light source, possibly the sun, is visible in the distance, creating a hazy, atmospheric glow. The overall mood is mysterious and somber.

**JEAN-LUC ESPINASSE**

# **L'ACCIDENT**

**AUX CONFINS DE L'INDICIBLE**

**IS EDITION**

© 2014 – IS Edition  
Marseille Innovation. 37 rue Guibal  
13003 MARSEILLE  
www.is-edition.com

ISBN (Livre) : 978-2-36845-053-6  
ISBN (Ebooks) : 978-2-36845-054-3

Directrice d'ouvrage : Marina Di Pauli  
Illustration de couverture : © Shutterstock

Collection « Sueurs glaciales »  
Directeur : Harald Bénoliel

## **Retrouvez toutes nos actualités sur les réseaux sociaux :**

[www.facebook.com/isedition](http://www.facebook.com/isedition)  
[www.twitter.com/is\\_edition](http://www.twitter.com/is_edition)  
[www.google.com/+is-edition](http://www.google.com/+is-edition)

*Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle, faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur, de ses ayants-droits, ou de l'éditeur, est illicite et constitue une contrefaçon, aux termes de l'article L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.*

JEAN-LUC ESPINASSE

# L'ACCIDENT

AUX CONFINS DE L'INDICIBLE

ISEDITION

# Avertissement

D'ordinaire, les avertissements au lecteur figurent à la fin des ouvrages. Donc, trop tard. Car lorsque le mal est fait, nul ne peut revenir en arrière. C'est pour cette raison que j'ai préféré anticiper. Je te dois cette attention, cher lecteur...

J'ai lu Lovecraft à vingt-cinq ans... Dévoré, devrais-je dire. Je vivais alors aux Antilles, où les histoires de quimbois et de vaudou font intimement partie du folklore local. On y entendait couramment parler de choses extrêmement troublantes qui avaient pourtant le goût authentique de la vérité et, souvent, on ne savait guère quel crédit donner à ces histoires incroyables... Pour ma part, il faut croire qu'elles avaient imprégné mon imagination au-delà du raisonnable.

En lisant Lovecraft, j'ai été fasciné – comme bon nombre de ses admirateurs – par le mythe génial du « Necronomicon », le livre occulte de l'Arabe dément Abdul al-Hazred. Au point que je me suis surpris un jour, à la bibliothèque Schoelcher de Fort-de-France, en train de chercher le livre maudit dans les rayons. En fait, je commençais à me persuader de l'existence réelle de cet ouvrage...

C'est là qu'a germé l'idée de ce roman.

J'ai terminé ce livre il y a quelques jours à peine, dans un gîte de la Lozère sauvage perdu au milieu d'arbres immenses. Depuis, je suis inquiet... bizarrement conscient de l'existence de présences troublantes et indéfinissables autour de moi.

Les deux dernières nuits, j'ai fait des rêves étranges et malsains, peuplés de créatures improbables. En écrivant ce livre, je me demande... J'ai peur... d'avoir réveillé quelques créatures monstrueuses qui sommeillent sur le seuil.

Je veux te donner encore un conseil, cher lecteur : si tu n'es pas sûr de ta force mentale, ne te risque pas à la lecture de ce livre ; peut-être n'en sortiras-tu pas indemne...

Enfin, pour ceux qui connaissent mal Lovecraft, je tiens à signaler que les passages en italiques sont extraits intégralement de l'œuvre de l'écrivain.

# Prologue

Emma Karel reposa la dernière page sur la surface vitrée de son bureau. Cent vingt feuillets qu'elle venait d'imprimer et de lire dans la foulée. Un texte étonnamment détaillé et précis, en vingt-deux parties précédées chacune d'un signe étrange et différent. Des pages qu'on aurait pu croire rédigées dans l'exaltation la plus extrême par un dément, un illuminé au dernier stade de la désespérance.

Pourtant cet homme, elle le connaissait bien. Depuis quelques mois, elle partageait ses pensées, ses doutes et parfois même son lit. Ce témoignage psychotique l'avait laissée brisée, en proie à la plus folle inquiétude.

Elle décrocha son téléphone et composa le numéro du Commandant Cyriel Di Borgiera à la brigade criminelle de Marseille. Sur son écran, le mail auquel le texte avait été joint était encore affiché, comme une exhortation ultime :

*2 octobre 2011. « Si tu lis ces lignes, c'est que j'aurai sombré dans la démence ou que je ne serai plus de ce monde... Ou bien que j'aurai été aspiré dans les Abîmes du Néant ! Brise le silence, transmets mon cri,*

*diffuse mon témoignage. Il faut refermer les Portes, cloisonner les Mondes... ou bien l'Humanité est perdue. Nodens ! Seigneur du Grand Abîme ! Protège-moi des Shantaks... Sauve-nous ! »*



Tout a commencé il y a dix-neuf mois. Je revenais de week-end. Nous avons passé quelques jours chez des amis près de Clermont-Ferrand et nous étions sur la route du retour. Au volant de la Clio, je roulais vers le sud, vers l'Autoroute du Soleil. Nous traversions une vaste étendue couverte par la forêt. En ce début mars, il faisait encore froid, mais nous avons baissé une vitre qui laissait pénétrer des odeurs de végétation un peu grisantes.

Nous avons décidé de couper par une petite route départementale. Karine, ma femme, et Junior, mon jeune fils, se partageaient la banquette arrière. Je n'ai jamais aimé avoir un passager à côté de moi... La place du mort. Une vieille habitude d'avant les *airbags* et les ceintures de sécurité à haute résistance.

Pardon, je m'appelle Daniel... Daniel Montvillard. J'aurais dû commencer par là. Je suis journaliste et écrivain.

Ça n'allait plus trop bien avec Karine. On était en train de s'engueuler – comme souvent, sans prêter trop attention à ce que pouvait penser Junior de nos accrochages à répétition – pour tout et pour rien. Dans le rétro, je voyais le lourd semi-remorque me talonner depuis plusieurs kilomètres. Il me rattrapait et gagnait du terrain mètre après mètre, lancé à une vitesse à peine raisonnable sur cette route étroite bourrée de nids-de-poule. La nuit était tombée et l'obscurité était totale, renforcée par le manque de lumière naturelle dû à l'épaisse ramure végétale.

Le routier ne s'était pas encore mis en codes et m'envoyait ses puissants phares en pleine figure dans le reflet du miroir. Il allait peiner pour me doubler sur cette route où l'on pouvait à peine se croiser ! Mais je n'avais pas l'intention de lui faciliter la vie en ralentissant et en me serrant à droite : il faudrait qu'il patiente. En tout cas, il ne m'aurait pas à l'intimidation. Karine m'avait mis d'une humeur massacante – elle avait ce don, à présent – et ce connard en subirait les conséquences : il allait devoir ralentir jusqu'au prochain élargissement de la chaussée.

C'est à ce moment que j'ai vu la tête de Junior exploser.

Je crois que j'ai crié en même temps que j'écrasais la pédale de frein de tout mon poids. Le crissement des freins s'est confondu un instant avec le hurlement de Karine, juste avant que le nez du camion ne percute l'arrière de la Clio qui devint incontrôlable, propulsée par l'énergie monstrueuse de la masse d'acier soudée au hayon arrière...

Debout sur la pédale, j'ai vu dans mes phares, comme au ralenti, la rangée des troncs serrés arriver droit sur moi. Puis, la roue avant droite s'est engagée dans le fossé et la voiture est partie en tonneaux, poursuivie par le camion incapable de maîtriser son inertie.

Choc brutal... Mon corps désarticulé rebondissant comme une balle... L'abominable bruit de tôles broyées... L'explosion assourdissante... Enfin, une lueur immense... avant le rideau noir.



La chambre dans laquelle j'ai repris connaissance était toute blanche. Qu'est-ce que je faisais là ? Ma vision floue me laissait voir le dos d'une femme en blanc qui s'affairait sans bruit. Du moins, je n'entendais rien... Enfin si : juste un sifflement persistant au fond de mon oreille droite.

J'ai mis quelques longues secondes à situer mon corps dans l'espace. J'étais allongé sur le dos, la tête à peine relevée par un oreiller, les bras reposant bien à plat le long de mon corps. Ma vue s'éclaircissait progressivement et j'ai vu que j'étais torse nu. Des fils maintenus sur ma peau par des patchs adhésifs partaient dans tous les sens. J'ai tourné la tête pour tenter de suivre leur direction... Tout du moins mon cerveau a-t-il essayé d'envoyer cet ordre aux muscles de mon cou, mais il ne s'est rien passé. Étais-je paralysé ?

La panique m'a submergé d'un seul coup ! J'ai dû faire un bruit, respirer différemment ou produire un son inintelligible, je ne sais pas. Je me sentais comme dans ces cauchemars où

l'on n'arrive pas à crier... Alors, la femme s'est retournée et s'est approchée de mon lit. Elle avait la voix claire et forte, celle que les soignants réservent aux vieillards à l'audition défaillante, avec le ton résolument optimisme des infirmières formées à vous convaincre que vous êtes en pleine forme, même à l'article de la mort.

« Vous voilà réveillé, Monsieur Montvillard. Quelle bonne nouvelle ! Le Docteur Simons sera content ! »

Je n'avais absolument aucune idée de qui pouvait bien être le Docteur Simons, mais elle avait un beau visage et un sourire aussi doux qu'attentionné. Et surtout, j'avais distinctement entendu ce qu'elle venait de dire malgré l'acouphène qui continuait à vriller le fond de mon oreille. Ça m'a rassuré. Au moins, j'entendais... et je comprenais ce qu'on me disait. J'ai retenté le coup : tourner la tête, vaincre la paralysie... Et cette fois ça a marché ! J'ai pu contempler la machine à laquelle j'étais branché, avec ses lumières clignotantes et ses cadrans inquiétants. J'étais manifestement dans une chambre d'hôpital... mais pourquoi ? Que m'était-il arrivé ?

L'infirmière avait l'habitude. Ce n'était pas le premier cas de réveil comateux qu'elle vivait. Elle m'a aidé à émerger doucement, avec les mots qu'il fallait mais en éludant soigneusement mes questions pour ne pas torpiller le peu de moral qu'il me restait.

Les vraies explications sont venues plus tard, apportées par le fameux Docteur Simons, celui qui avait réparé la casse. J'avais été victime d'un accident de la route. Grave. Très grave. J'avais

été éjecté, assommé : traumatisme crânien important, fractures multiples. La voiture avait pris feu. Apparemment, j'avais eu beaucoup de chance. Enfin, si on veut : j'étais le seul rescapé de cet accident monstrueux...

Junior et Karine avaient été tués sur le coup, et leurs corps carbonisés. Il ne restait plus rien de ma famille. En apprenant la nouvelle, je m'étais effondré. Je ne voyais absolument pas comment je pouvais me sortir de ce cauchemar, et alors que mon corps reprenait peu à peu goût à la vie, mon esprit m'entraînait dans une course morbide, à la poursuite des fantômes de ma femme et de mon fils.

J'étais resté presque deux mois dans le coma ; on ne sort pas indemne d'un tel traumatisme. Les toubibs avaient essayé de m'expliquer avec délicatesse que je ne devais pas exclure des risques de séquelles physiques ou psychologiques : insomnies, cauchemars, hallucinations même. On m'avait fait passer une batterie de tests : mémoire, reconnaissance de concepts, capacité de concentration... D'après eux, je devais m'en sortir avec une bonne rééducation.

J'avais besoin de me rejouer le film, mais je n'arrivais pas à reconstituer la scène : le lourd camion qui me colle au cul, puis écrase la voiture... Junior, Karine... broyés et calcinés. Tués sur le coup. Je revoyais en boucle la barrière d'arbres se précipiter vers mon pare-brise ; le bruit de tôles... Une demi-seconde plus tard, celui de l'explosion. La fournaise encore quelques instants, avant le trou noir... Puis le réveil, l'horreur.

Aucun autre souvenir. Je voulais comprendre. Je n'imaginai pas pouvoir me reconstruire sans comprendre.

Plusieurs jours sont encore passés, au cours desquels j'ai sombré dans une sorte de retraite intérieure. Les souvenirs me revenaient par vagues et se reclassaient laborieusement dans l'ordre chronologique : la rencontre de Karine, ses cheveux, son rire ; notre première étreinte ; la naissance de Junior ; sa première chute à vélo ; notre vie tous les trois ; l'invitation de Ben et Alice à Clermont-Ferrand ; le retour vers le Sud ; le camion... Le chaos.

Pourtant, j'avais l'impression qu'il manquait un maillon à la chaîne, comme une image subliminale impossible à déceler mais pourtant bien présente. Je ne parvenais pas à l'identifier, mais j'avais le sentiment lourd et profond qu'une autre vérité se cachait derrière l'explication officielle de mon accident.

J'ai mis du temps à accepter l'inacceptable et à me résigner. Karine, Junior... où étaient-ils ? J'ai su que leurs restes avaient été incinérés et que les urnes avaient été confiées à Frank, mon frère. Il s'était occupé de tout.

Est arrivé le moment de quitter l'hôpital. Ils ne pouvaient plus grand-chose pour moi. Je n'avais plus rien à faire ici ; je devais retrouver la vraie vie, au-dehors.

On a prévenu Frank. Il allait me ramener à la maison. J'allais avoir pas mal de rééducation à faire. Physique... et mentale.



Frank était le seul membre de ma famille proche qui me restait. En tout cas, le seul avec lequel je m'entendais bien. Il était célibataire et sans enfant. On se voyait cinq ou six fois par an, mais c'était toujours de bons moments.

J'avais aussi une sœur que je croisais de façon plus épisodique et qui, je crois, se foutait pas mal de ce qui pouvait m'arriver. Quant à mes parents, ils s'étaient tués huit ans plus tôt, eux aussi dans un accident de voiture... Une fatalité.

Frank avait bien préparé mon retour. Le frigo était plein et la maison fleurie dans toutes les pièces. Les deux premières nuits, il était resté avec moi, veillant sur mon sommeil agité. Mais la journée, je n'avais rien pu faire d'autre qu'arpenter seul notre appartement désert en pleurant sans pouvoir m'arrêter. Deux journées insupportables, qui ne parvenaient pas à s'inscrire normalement dans la chronologie de mon existence. Elles étaient comme deux parenthèses, un bug dans le continuum espace-temps. Des journées sans signification qui n'étaient ni

un début, ni une fin. Il était encore trop tôt pour qu'elles marquent le départ d'une nouvelle existence où les choses ne seraient jamais plus comme avant. Mais ces journées ne m'apparaissaient pas non plus comme les deux dernières de mon ancienne vie... Cette fin-là, mon séjour à l'hôpital l'avait déjà écrite.

Il fallait que je me sorte de ce *no man's land* temporel, et j'ai fini par comprendre que je devais voir les urnes. Frank les avait conservées chez lui. Il est passé le soir, après le boulot, et me les a confiées sans cérémonie, comme on rend deux vases empruntés à un copain pour une fête. Je l'ai serré dans mes bras, incapable de prononcer une parole. Lorsque j'ai pu articuler quelque chose de compréhensible, je lui ai demandé de me laisser seul affronter mes démons nocturnes. Il fallait bien que je recommence à m'assumer... Il m'a laissé, inquiet. Dans notre grande salle de séjour, j'ai posé les vases sur la cheminée et me suis assis devant sans pouvoir les quitter des yeux.

Je me suis endormi dans le canapé en me disant que le lendemain, je ferais mon grand retour au journal.

Le rideau d'arbres m'arrivait en pleine figure dans un ralenti majestueux et je forçais comme une brute pour tourner mon volant complètement bloqué. Dans le rétro, je ne voyais plus que les yeux terrorisés de Karine, et juste derrière elle, la calandre du monstre qui nous propulsait vers l'écrasement. J'ai senti la voiture partir en vrac et entamer sa série de tonneaux

pendant que ma tête encaissait des chocs de plus en plus violents et douloureux. Le brasier a brusquement libéré sa fournaise et je me suis réveillé en sueur, hurlant comme un damné. Comme chacune des nuits précédentes...

Le lendemain, je suis retourné au bureau. Là-bas, tout le monde était au courant de ce qui m'était arrivé : Frank les avait prévenus dès que j'avais été admis à l'hôpital et les avait tenus au courant de mes récents progrès. J'ai eu droit à un accueil réellement chaleureux ; quelques accolades, pas de questions, beaucoup de compassion. Ils m'ont remis en selle tout de suite, comme s'il ne s'était rien passé, mais en me surveillant du coin de l'œil avec une gentille attention. J'ai senti une vraie solidarité et je leur en ai été vraiment reconnaissant. C'est comme ça que j'ai participé à ma première conférence de rédaction depuis l'accident. Une renaissance.

Les choses se passaient plutôt bien. J'avais essayé de me remettre dans le bain de l'actualité depuis que j'étais rentré. Mais pas mal de sujets m'échappaient encore, et je mémorisais comme je pouvais les évènements, les lieux et les noms qui faisaient les gros titres depuis huit jours. Ça faisait du bien de sentir mon cerveau se remettre à fonctionner à plein régime... Jusqu'à ce que la voix de mon rédacteur en chef se mette à me parvenir soudain comme si elle traversait un matelas pur coton. Et ça a été le début de mes divagations éveillé : les arbres dans le pare-brise, le camion à notre poursuite, le paysage tournoyant pendant que la voiture fait des tonneaux...

La tête dans le brouillard, j'ai fermé les yeux et je me suis accroché au bord de la grande table sous les yeux inquiets de mes confrères. Le flash est vite passé et j'ai prétexté une crise d'hypoglycémie passagère. Mais je savais que ça allait revenir... Je me suis mis à revivre la même scène, parfois plusieurs fois par jour et – ce qui m'inquiétait vraiment – de plus en plus fréquemment. Avec à chaque fois cette impression qu'il manquait une pièce, que mon cerveau bégayait. Oui, c'est ça... Il était comme un bègue qui répète en boucle les mêmes syllabes et s'acharne en vain à prononcer enfin celle qui va éclairer le sens de toute sa phrase.

J'ai mis tout ça sur le chemin difficile du deuil. J'avais l'intuition que retrouver la paix devait commencer par ça. Il fallait que je fasse quelque chose pour fermer ce dossier. Pourtant, je savais que me séparer de ces cendres serait un acte définitif et irréversible : Junior et Karine disparaîtraient à tout jamais... Serait-ce alors pour moi le retour à la paix ? Ou est-ce qu'au contraire ils n'allaient pas hanter ma vie comme des fantômes errants ?

Un matin, j'ai suivi mon impulsion du moment : je suis allé à la Pointe Rouge, où se trouve mon bateau. Le 100 CV a démarré sans problème ; Frank l'avait fait tourner régulièrement pendant mon absence. J'ai libéré les amarres et cinq minutes plus tard, j'ai passé la pointe de la digue et filé vers le large, vers Planier. Je me suis arrêté un mille avant d'atteindre le phare et j'ai laissé le Cap Camarat dériver doucement pendant que je dévissais les couvercles des urnes.

Puis je me suis mis sous le vent, tourné vers la côte d'où la Bonne Mère surveillait ma manœuvre. Je voulais être sûr de pouvoir retrouver l'endroit précis. J'ai pris mes amers : sur bâbord, la grande tour « CMA-CGM » s'alignait parfaitement avec un autre immeuble tout en hauteur, et sur tribord, je voyais la pointe nord de Riou pile dans la calanque de Marseilleveyre. J'ai laissé partir les cendres dans le léger mistral, puis j'ai immergé les deux urnes... Elles ont coulé à pic.

Je me suis senti plus léger pendant le trajet de retour, comme si j'avais réenclenché quelque chose : je n'étais plus en roue libre.

Cette nuit-là pourtant, le cauchemar est revenu. Mais pour la première fois, l'image subliminale de mon rêve, la syllabe manquante, s'est glissée à sa place dans la chronologie du film... Je me suis réveillé en sueur et totalement bouleversé.

J'avais vu en flash l'image de Junior dont la tête explosait dans le rétro juste avant que je n'écrase la pédale de frein.

FIN DE L'EXTRAIT

# Table des matières complète

Avertissement

Prologue

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Épilogue

Remerciements, sources documentaires et citations

À propos de l'auteur

Mentions légales